

<b>Zeitschrift:</b>	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
<b>Herausgeber:</b>	Université de Lausanne, Faculté des lettres
<b>Band:</b>	- (1989)
<b>Heft:</b>	2
<b>Artikel:</b>	L'indianisme et les préjugés occidentaux
<b>Autor:</b>	Bronkhorst, Johannes
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-870657">https://doi.org/10.5169/seals-870657</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 06.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'INDIANISME ET LES PRÉJUGÉS OCCIDENTAUX\*

L'Inde a été de tout temps en Occident l'objet d'idées préconçues. L'indianisme a pu corriger la plupart de ces préconceptions, mais il en a malheureusement retenu certaines. Parmi celles-ci, l'idée de la grande ancienneté de l'Inde, qui est elle-même ancienne; pourtant, elle influence jusqu'à ce jour les efforts pour dater la période védique. Un préjugé plus récent concerne la célèbre grammaire de Pāṇini. Elle est l'objet de l'admiration des linguistes modernes, qui ont tendance à privilégier ses ressemblances avec la linguistique d'aujourd'hui. Mais cela comporte le danger que l'on néglige d'autres aspects, peut-être moins acceptables pour la pensée contemporaine.

L'Inde, plus peut-être que les autres cultures non européennes, a été de tout temps en Occident l'objet d'impressions exotiques. Dans le monde grec, dès le cinquième siècle avant notre ère, on la croit peuplée de toutes sortes de monstres<sup>1</sup>. Cette croyance survit encore dans les idées portant sur l'Inde au Moyen Age. Certains de ces monstres sont représentés en Europe, par exemple, dans les vitraux de la cathédrale de Lausanne<sup>2</sup>. Ce n'est qu'après le renouvellement du contact avec l'Inde que la croyance aux monstres indiens disparaît lentement<sup>3</sup>.

Cette croyance n'est qu'un exemple extrême de choses imaginaires attribuées à l'Inde. Cet exemple est aussi parmi les plus innocents. Une telle croyance ne pouvait que disparaître avec l'intensification des contacts<sup>4</sup>. Il existe pourtant d'autres idées sur l'Inde, moins extrêmes, mais beaucoup plus tenaces. Vous avez certainement entendu parler de la sagesse indienne, une idée presque aussi ancienne que celle de ses monstres, mais toujours vivante.

Je n'ai point l'intention d'énumérer les impressions populaires qui ont existé, et existent encore, au sujet de l'Inde. Je propose plutôt de considérer si, et dans quelle mesure, l'indianisme moderne subit l'influence de telles idées préconçues. J'aborderai ce point par deux exemples concrets.

Mon premier exemple porte sur l'ancienneté de l'Inde: la culture indienne est censée être très ancienne. Cette croyance elle-

---

\* Leçon inaugurale prononcée le 27 avril 1989 à l'Université de Lausanne.

même a un âge respectable en Occident. J'en esquisserai brièvement l'histoire de ses origines à nos jours, tout en me concentrant sur les arguments qu'on utilisait pour en prouver la véracité.

Dès le premier siècle avant notre ère l'Inde a commencé à jouer le rôle de pays d'origine de la sagesse, d'où Pythagore et d'autres sages anciens étaient censés avoir tiré leurs idées<sup>5</sup>. Il est possible que cette croyance exprimait le besoin des Grecs de la période hellénistique d'accepter l'antériorité et la supériorité de la sagesse orientale<sup>6</sup>. Elle est restée, néanmoins, le point de départ de bien des opinions sur ce sujet qui se sont développées dans l'Europe moderne.

Dans la période moderne, la découverte de l'Asie par les Européens confirma de façons diverses qu'il s'agissait là du continent le plus ancien du monde. Il y eut, par exemple, François Bernier, le premier Européen à séjourner au Cachemire, dans la deuxième moitié du dix-septième siècle (1664-1665), qui suggéra que le paradis terrestre se trouvait au Cachemire plutôt qu'en Arménie, pour la simple et bonne raison que le Cachemire le frappait comme paradisiaque<sup>7</sup>. Il y eut John Webb, un Anglais, qui essaya de prouver, en 1669, que le chinois était la langue originelle de l'homme, idée qui ne manqua pas d'intéresser Leibniz<sup>8</sup>. Il y eut, un siècle plus tard, l'historien de l'astronomie Jean Sylvain Bailly, qui déduisit de la présence de l'astronomie parmi les Chinois, les Indiens, les Egyptiens et les Chaldéens, que ces quatre peuples anciens l'avaient tirée d'une civilisation encore plus ancienne, antédiluvienne, qui se serait située en Asie du nord<sup>9</sup>. Il y eut le penseur allemand Johann Gottfried Herder, qui argua de la présence de l'Himalaya, la montagne la plus haute du monde, pour démontrer que celle-ci était le berceau de l'humanité; en effet, elle ne pouvait qu'être la première à émerger du déluge initial<sup>10</sup>. Il y eut, enfin, au début du dix-neuvième siècle encore, le linguiste Johann Christoph Adelung, qui souscrivit à cette même opinion.

Une confirmation portant plus directement sur l'ancienneté de la *culture indienne* fut fournie par les vues des Indiens eux-mêmes. Selon eux, l'histoire de ce monde est divisée en quatre périodes, dont nous vivons la dernière. Cette dernière période, la pire des quatre, a commencé plus de trois mille ans avant le début de notre ère. Faute d'indications plus fiables, les premiers historiens occidentaux furent portés à accepter ces dates; ils les attribuèrent aux parties les plus anciennes de la littérature sanscrite<sup>11</sup>.

Notons que la date de trois mille ans avant notre ère est une date très reculée, certainement du point de vue du dix-huitième

siècle. Elle précède celle du patriarche Abraham, étant proche de l'origine même de la civilisation humaine, proche aussi de la langue originelle de l'humanité<sup>12</sup>. Il n'est donc pas étonnant que, dès le dix-huitième siècle, une tendance se manifeste à faire dériver les autres cultures de l'humanité de la culture indienne<sup>13</sup>. Parmi ceux qui reprennent ces idées, le plus célèbre est peut-être Voltaire, qui est d'avis que la culture la plus ancienne et la pensée religieuse la plus originelle se trouvent en Inde<sup>14</sup>. Notons bien que Voltaire base ses opinions sur l'Ezourvedam, livre fabriqué qu'il considérait pourtant comme très ancien<sup>15</sup>. Dans une lettre adressée à Frédéric le Grand du 21 décembre 1775, il va jusqu'à dire que «notre sainte religion chrétienne est uniquement fondée sur l'antique religion de Brama»<sup>16</sup>. Pour Voltaire, comme pour d'autres auteurs, l'ancienneté de la religion indienne était de poids dans le contexte de leur critique du christianisme<sup>17</sup>. Un chrétien comme William Jones, l'un des premiers vrais indianistes, allait essayer de sauvegarder les dates bibliques, aussi pour l'histoire de l'Inde. Mais même Jones arrivait à une date assez reculée, 1580 avant notre ère, pour la composition du Veda<sup>18</sup>.

Le thème de l'Inde comme origine de la culture et de la religion survivait encore au dix-neuvième siècle, même parmi ceux qui avaient accès à des textes sanscrits. Je ne peux que mentionner quelques exemples. Friedrich Schlegel (1772-1829) étudia le sanskrit de 1802 à 1808. Dans ses écrits de cette période il recommande le retour aux sources orientales, indiennes en particulier, d'où, comme il le dit en 1803, sont parvenues jusqu'à nous chaque religion et chaque mythologie<sup>19</sup>. Toujours en 1803 il écrit, dans une lettre à Ludwig Tieck, que toutes les langues, toutes les pensées, et tous les poèmes de l'esprit humain dérivent de l'Inde; il va même plus loin: «alles, alles stammt aus Indien ohne Ausnahme»<sup>20</sup>. Dans ses *Vorlesungen über Universalgeschichte* de 1805/1806 il prétend que les langues et cultures perses, allemandes, grecques, ainsi que celles de la Rome ancienne, sont dérivables de la langue et de la culture indiennes<sup>21</sup>. Schlegel, il est vrai, est plus réservé dans son livre *Über die Sprache und Weisheit der Inder*, publié en 1808<sup>22</sup>. Mais il croit toujours à la priorité des sources indiennes dans le domaine de la linguistique, de la mythologie, et de la philosophie<sup>23</sup>. Beaucoup plus tard, dans les années quatre-vingts du dix-neuvième siècle, Max Müller, célèbre pour son édition du Rigveda, dit encore: «Nous venons tous de l'Orient — tout ce que nous apprécions le mieux nous est parvenu de l'Orient, et en allant en Orient chacun devrait sentir qu'il va à son 'ancienne

maison', pleine de souvenirs, si seulement il peut les lire<sup>24</sup>.» Ces remarques de la part de Max Müller ont une importance considérable; elles viennent de la bouche même de celui qui avait proposé, vingt-quatre ans plus tôt, en 1859, les dates pour la période védique qui sont devenues classiques, comme nous le verrons par la suite.

Nous avons, jusqu'ici, parlé de trois preuves qui prétendent soutenir la thèse de l'ancienneté de la culture indienne: (i) la tradition classique, (ii) les spéculations quant à la région originelle de l'humanité, et (iii) les croyances indiennes sur les âges du monde. La valeur de ces trois preuves n'est pas considérable, et ne l'était pas même vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle. On continuait donc à en chercher d'autres, pour soutenir un résultat qui était pourtant déjà déterminé. A la fin du dix-huitième siècle l'indianisme comme discipline régulière fut établi, à Calcutta, par un petit groupe d'hommes énergiques, qui se réunissaient dans l'Asiatic Society. C'est ici qu'on essaya, dès 1790, de trouver des méthodes plus fiables pour dater les *Vedas*<sup>25</sup>. Dans ce but on exploita les données astronomiques qu'on pensait trouver concernant les textes védiques. Colebrooke, l'un de ces savants, arriva au résultat que, probablement, les *Vedas* n'avaient pas été arrangés sous leur forme présente avant le quatorzième siècle avant notre ère; il ajouta pourtant que ses arguments n'étaient que vagues et conjecturaux (1801: 201)<sup>26</sup>. L'exemple de Colebrooke et de ses prédecesseurs, parmi eux William Jones, fut suivi par bien des savants ultérieurs, malheureusement sans aucun résultat déterminant. Les arguments astronomiques sont aujourd'hui laissés de côté par la plupart des savants compétents<sup>27</sup>.

Retournons à l'époque des premiers indianistes. Il se présentait à eux un argument qui, s'il ne donnait pas de résultats précis, était plus scientifique et donc plus puissant que tous les autres. C'était la prétendue découverte de l'ancienneté du sanscrit au sein des langues indo-européennes. Nathaniel Brassey Halhed écrit en 1779 qu'à son avis le grec et le latin pourraient être dérivés du sanscrit<sup>28</sup>. William Jones, en 1786, est plus prudent: il parle d'une source commune, qui, peut-être, n'existe plus<sup>29</sup>. Mais Friedrich Schlegel, comme nous l'avons vu, regarde, en 1808, la langue indienne comme plus ancienne que les autres, et considère comme probable que le grec et le latin soient dérivés du sanscrit<sup>30</sup>.

Franz Bopp, souvent considéré comme le fondateur de la linguistique indo-européenne, laisse ouverte la question de savoir si les langues indo-européennes dérivent du sanscrit ou d'une mère

commune<sup>31</sup>. Mais l'idée persiste. Barthélemy Saint-Hilaire, en 1853 encore, écrit: «La philologie a prouvé... que toutes les langues de l'Europe, depuis le grec et le latin, jusqu'à l'allemand et au slave, avec tous leurs dérivés, ont puisé leurs racines, et souvent leurs formes et leur grammaire dans l'idiome sacré où furent écrits les Védas. ... la langue sanscrite est la mère de toutes les langues parlées chez les peuples qui ont poussé la civilisation au point où nous la voyons aujourd'hui.» Il estime l'âge des Védas à quatre ou cinq mille ans<sup>32</sup>.

Alors déjà, cette position était extrême. L'opinion, d'autre part, selon laquelle la forme préhistorique de l'indo-européen était très proche du sanscrit, fut maintenue jusqu'à la fin des années soixante-dix du 19<sup>e</sup> siècle, moment où elle aussi fut abandonnée<sup>33</sup>.

Pendant toute cette période, donc, on avait de bonnes raisons — raisons de nature linguistique — de croire que le sanscrit était une langue très ancienne, plus ancienne que les langues classiques de l'Europe. Il n'était que naturel d'en conclure que la littérature la plus ancienne en sanscrit, c'est-à-dire la littérature védique, était aussi ancienne, plus ancienne donc que la littérature de l'Antiquité européenne<sup>34</sup>.

Malheureusement la littérature védique ne contient pas d'indications claires concernant sa date. Il s'agit d'un corpus de textes religieux qui ne se réfèrent pas à des événements datables. Il est donc tout à fait compréhensible que plusieurs indianistes se soient abstenus de faire des estimations chronologiques exactes, tout en maintenant que leurs textes étaient très anciens. Selon Emile Burnouf, opinion qu'il énonçait dans sa leçon inaugurale pour la chaire de sanscrit à Paris en 1833, «c'est comme par un acte de foi que nous croyons que [l'histoire politique de l'Inde] est ancienne»<sup>35</sup>; néanmoins, dit-il quelques pages plus loin, la recherche de l'indianisme s'occupe également d'une page des origines du monde, de l'histoire primitive de l'esprit humain<sup>36</sup>. En 1848, Alexandre Langlois dit du Rigveda: «Composé à une époque immémoriale, c'est le monument littéraire le plus ancien qui ait été conservé, ... contemporain, dans quelques-unes au moins de ses parties, de ces grands monuments d'Egypte, dont la pierre est encore silencieusement énigmatique<sup>37</sup>.» En 1852, Albrecht Weber rejette comme vaine toute tentative de déterminer la date du Veda. Il est pourtant d'avis que la littérature indienne est la plus ancienne dont nous possédions des documents écrits<sup>38</sup>. Max Müller, dans l'avant-propos de son édition du Rigveda parue en 1849,

se contente de dire que le Veda est le document littéraire le plus ancien du monde indo-européen<sup>39</sup>.

Dix ans plus tard, en 1859, ce même Max Müller présente une calculation des dates de l'ère védique qui, depuis lors, est devenue la base de toute réflexion à ce sujet jusqu'à nos jours<sup>40</sup>. S'agit-il d'un autre argument qui ne vise qu'à prouver un résultat déjà déterminé? Malheureusement il semble que oui. Regardons-le de plus près.

La position qu'on pourrait appeler «classique», se laisse schématiser de la façon suivante<sup>41</sup>: Le rôle-clé est joué par deux personnalités: le Buddha, fondateur du bouddhisme, d'une part, et Pāṇini, le grand grammairien, de l'autre. La littérature védique est censée les précéder tous deux. On conclut de cela que les *upaniṣad* anciennes appartiennent au septième siècle environ, la littérature du type *brāhmaṇa* à l'an 800 environ, les *samhitā* à l'an 1000 environ, et le *Rigveda* à l'an 1200 environ; toutes ces dates avant le début de notre ère. Ajoutons que cette calculation est parmi les plus modestes qu'on trouve dans la littérature. Ajoutons aussi que ces dates ne sont acceptées que comme approximatives. Reste pourtant qu'on ne se rend généralement pas compte que les arguments sur lesquels elles se basent ne tiennent pas. Une analyse plus serrée le montre:

Les deux arguments que voici tournent autour du Buddha:

1. Les textes bouddhiques les plus anciens déjà présupposeraient le Veda. Le Buddha aurait vécu environ en l'an 500 avant notre ère, le Veda précédierait donc cette date.

2. Le bouddhisme présuppose la doctrine de la renaissance et de la rétribution des actes, bref, la fameuse loi du *karmā*. En effet, le bouddhisme montre la voie pour s'en échapper. La littérature védique, d'autre part, ne connaît cette doctrine qu'à l'époque des premières *upaniṣad*. Ces *upaniṣad* seraient donc chronologiquement antérieures au Buddha; elles seraient à dater du septième siècle avant notre ère, et les autres textes védiques de périodes antérieures à cette date.

Malheureusement:

1. (i) Il n'est pas vrai que les textes bouddhiques les plus anciens presupposent la totalité de la littérature védique. Ils ne mentionnent ni les *brāhmaṇa*, *āranyaka* et *upaniṣad*, ni même le *Rigveda*, *Yajurveda* et *Sāmaveda*.

(ii) Il n'est pas du tout sûr que les textes bouddhiques, sous leur forme présente, datent du temps du Buddha. Ils n'ont été mis par écrit qu'au premier siècle avant notre ère.

(iii) La date du Buddha est incertaine. La recherche récente suggère une date au quatrième plutôt qu'au cinquième ou même sixième siècle avant notre ère<sup>42</sup>.

2. L'absence de la doctrine de la renaissance et de la rétribution des actes dans une partie des textes védiques pourrait s'expliquer par le fait que les brahmanes védiques n'acceptaient pas cette doctrine. Certains passages des *upaniṣad* soutiennent ce point de vue. Dans l'un de ceux-ci (ChU 5.3-10) cette croyance est présentée comme une doctrine secrète, révélée par un *kṣatriya*, membre de la deuxième caste, celle des guerriers, à un brahmane. Cette situation curieuse est aggravée par une remarque du *kṣatriya*, selon laquelle le fait même que les *kṣatriyas* connaissaient cette doctrine, leur assurait la souveraineté, aux dépens des brahmanes. Ce texte admet donc que la doctrine du *karman* existait préalablement à son acceptation par les brahmanes védiques.

Deux arguments, aussi tournent autour de Pāṇini. Notons d'abord que la date de ce grammairien semble antérieure à l'an 350 avant notre ère. Certains auteurs préfèrent une date plus ancienne de quelques siècles. Regardons maintenant les arguments:

1. La langue décrite dans la grammaire de Pāṇini est plus ‘moderne’ que la langue védique. Pāṇini devrait donc postdater les textes composés en langue védique.

2. Pāṇini connaît le nom de Śākalya, personnage considéré comme responsable de la forme orthoépique définitive du Rigveda. Il est prouvé que certains textes védiques connaissent le Rigveda — ou des parties de celui-ci — sous une forme plus ancienne que celle-là. Ces textes seraient donc plus anciens que Pāṇini.

Ces arguments perdent leur valeur pour les raisons suivantes:

1. Il est vrai que la langue principalement (mais pas exclusivement) décrite par Pāṇini est plus moderne que la langue védique. Cela n'exclut pourtant point qu'un dialecte archaïque ait encore été utilisé dans des contextes sacrés ou liturgiques, comme c'est fréquemment le cas ailleurs dans le monde. En effet, plusieurs indications soutiennent ce point de vue, indications qui sont trop techniques pour en parler ici<sup>43</sup>.

2. Il est vrai aussi que Pāṇini connaissait Śākalya, mais celui-ci n'était pas responsable de la forme actuelle du Rigveda. En effet, cette forme n'existe pas encore à l'époque de Pāṇini et même pas, comme il semble, au milieu du deuxième siècle avant notre ère<sup>44</sup>.

Il n'est malheureusement pas possible d'entrer plus dans les détails en ce qui concerne ces arguments: cela nous mènerait à des considérations compliquées et souvent techniques. Il n'est, en outre, nullement dans mon intention de proposer de nouvelles dates pour la littérature védique. Mon but est beaucoup plus modeste. J'ai voulu montrer que les arguments qui soutiennent prétendument les dates de la littérature védique, semblent avoir été influencés par la conviction préalable de l'ancienneté de la culture indienne, comme l'étaient tous les arguments précédents dont nous avons parlé<sup>45</sup>.

Après avoir envisagé une première idée préconçue — l'ancienneté de l'Inde — abordons-en brièvement une autre. Notons que l'idée de l'ancienneté de l'Inde est elle-même ancienne. Notre deuxième exemple, en revanche, n'a vu le jour que récemment. Il porte sur l'appréciation en Occident de la linguistique indigène de l'Inde, et de la grammaire de Pāṇini en particulier.

Nous avons déjà rencontré Pāṇini au cours de cette conférence. Il était l'un des piliers sur lesquels on avait érigé l'édifice de la datation du Veda. Sa grammaire fut préservée et intensivement étudiée durant toute la période de sa composition jusqu'à nos jours; elle a joué un rôle majeur dans la préservation de la langue sanscrite à travers tous ces siècles.

La réception de cette grammaire parmi les indianistes occidentaux fut variée, et fortement influencée par les théories et pratiques linguistiques qui étaient à la mode à chaque époque. L'ascension de la linguistique synchronique contribua beaucoup à son appréciation, et c'est le linguiste Leonard Bloomfield qui caractérisa la grammaire de Pāṇini comme «l'un des plus grands monuments de l'intelligence humaine» (1970: 16).

De telles affirmations ne peuvent que plaire à l'indianiste qui s'occupe de cette grammaire. Elles donnent une justification externe à son travail, qui est difficile et généralement mal compris des non-initiés, y compris de la plupart de ses collègues au sein de l'indianisme. Mais elles apportent aussi un danger. Si Pāṇini est apprécié parce que, et dans la mesure où, il ressemble à un linguiste moderne, le chercheur risque d'accentuer ces aspects de la grammaire de Pāṇini, aux dépens de ceux où il pourrait différer d'un linguiste moderne. Ces autres aspects existent pourtant aussi. L'aspect sémantique, auquel je vais maintenant consacrer quelques mots, en est un exemple<sup>46</sup>.

La grammaire de Pāṇini construit des énoncés en sanscrit (des mots, mais plus généralement des phrases) sur la base d'éléments

grammaticaux. Elle n'offre donc point une analyse du sanscrit, mais plutôt une synthèse. Les éléments grammaticaux expriment chacun un ou plusieurs sens. Le sens de l'énoncé construit par la grammaire est l'ensemble des sens des éléments constituants.

Ce schème sémantique n'est point celui de la linguistique moderne, et il présente effectivement des problèmes, que les commentateurs de Pāṇini discutent avec force détails<sup>47</sup>. Je n'en dirai pas plus, mais je tiens à vous rendre attentifs à un cas où la nouvelle appréciation de Pāṇini, en combinaison avec la négligence de certains aspects de sa grammaire, a mené à une opinion tout à fait douteuse. Il s'agit des commencements de la linguistique indo-européenne au début du 19<sup>e</sup> siècle.

C'est Franz Bopp — un autre nom que nous avons déjà rencontré — qui fonda cette branche d'études, et qui la domina pendant un demi-siècle. Bopp basait ses découvertes sur la nouvelle connaissance du sanscrit, dans lequel il discernait bien des traits communs avec d'autres langues, spécialement avec les langues classiques d'Europe. Mais sa connaissance du sanscrit dérivait — indirectement, il est vrai — de la grammaire de Pāṇini. C'est la grammaire de Pāṇini qui lui offrait l'analyse des mots du sanscrit, et qui lui permettait d'analyser les mots d'autres langues de façon semblable<sup>48</sup>.

L'influence de Pāṇini sur l'origine de la linguistique indo-européenne est indéniable. Certains auteurs vont même plus loin, et prétendent qu'il n'y aurait pas eu de linguistique occidentale sans l'exemple de Pāṇini<sup>49</sup>. Il me semble que ces enthousiastes de Pāṇini vont au-delà du justifiable. Il existe des indications, d'une part, que la linguistique occidentale aurait existé même sans Pāṇini, et, d'autre part, que l'influence de Pāṇini n'a pas seulement aidé la linguistique européenne, mais qu'elle a en même temps, à certains égards, freiné son développement. Je parlerai brièvement de ces deux points.

D'abord l'hypothèse que la linguistique indo-européenne dépend de Pāṇini: en 1814, deux ans *avant* la publication du premier livre de Franz Bopp, le Danois Rasmus Kristian Rask gagna un prix avec un manuscrit sur l'origine des langues scandinaves. On y trouve la méthode correcte de l'étude comparative de langues, spécialement l'importance de la flexion grammaticale à cet égard. Mais Rask ne connaissait ni le sanscrit, ni la grammaire de Pāṇini. Le manuscrit de Rask, il est vrai, ne fut publié qu'en 1818, c'est-à-dire après le livre célèbre de Bopp; de surcroît, il était en danois, ce qui a limité sa circulation. Il est néanmoins

clair que Pāṇini et le sanscrit n'étaient pas des conditions absolues pour le commencement de la linguistique indo-européenne<sup>50</sup>.

Ce premier point est déjà bien connu des historiens de la linguistique. Le deuxième point, celui de la possible influence négative de Pāṇini, ne l'est pas. On a pourtant remarqué quelques idées insolites dans les ouvrages de Franz Bopp, idées dont la linguistique indo-européenne a mis un demi-siècle à se débarrasser. En bref, Bopp croyait que la langue indo-européenne originelle consistait en agglutinations d'éléments signifiants. Il cherchait dans les mots les éléments primitifs, dont chacun était censé exprimer un élément sémantique. Il n'est pas possible de discuter de ces idées de façon plus détaillée ici. Il suffit de dire qu'on s'est efforcé de trouver leur source<sup>51</sup>. On a proposé Wilhelm Gottfried Leibniz ainsi que Johann Christoph Adelung, sans qu'on ait pu prouver que Bopp avait lu ces deux auteurs. Il est néanmoins clair, comme nous venons de le voir, que la façon de considérer les mots comme des agglutinations d'éléments primitifs, chacun doué de son propre sens, caractérise la pensée de Pāṇini aussi bien que celle de Bopp<sup>52</sup>. Il n'est donc pas téméraire de supposer qu'ici aussi se montre l'influence de Pāṇini.

Les deux exemples dont je viens de parler portent sur des idées claires et facilement identifiables au sujet de l'Inde. La situation n'est pas toujours aussi transparente. Mais le danger d'attribuer des idées occidentales à la culture indienne est toujours présent, spécialement dans l'interprétation de textes anciens. Une des tâches de l'indianiste est de s'en rendre compte, et d'essayer d'éviter les erreurs qui pourraient en résulter.

\* \* \*

Arrivé au terme de cette conférence, je voudrais insister sur le fait que l'indianisme est un sujet fascinant. Il nous permet de transcender le cadre de la pensée occidentale, et de nous mettre dans la peau de penseurs appartenant à une autre culture, riche, vaste et variée. On comprend que beaucoup d'indianistes aiment leur matière, et qu'ils aient tendance à vouloir la rendre encore plus extraordinaire qu'elle ne l'est déjà. Mais c'est là le piège. On est tenté de perdre de vue la réalité. On peut finir par croire que la culture indienne est plus ancienne qu'elle ne l'est; que la grammaire de Pāṇini est plus parfaite qu'elle ne l'est; que la linguistique occidentale doit son existence à celle-ci. Ce faisant, comme je viens de le montrer, on risque non pas de comprendre mieux la

culture indienne, mais de retomber dans des idées occidentales préconçues.

C'est avec cette observation que je conclus ma conférence. L'indianiste s'occupe de la culture indienne, bien sûr. Mais pour ce faire il doit se rendre compte de ses préconceptions, de ses expectatives, de ce qu'il s'attend à trouver dans le domaine de ses études. Il est toujours en danger d'y superposer des idées qui n'ont rien à voir avec la culture qu'il étudie.

Johannes BRONKHORST.

#### NOTES

<sup>1</sup> Filliozat, 1981: 102 sq.

<sup>2</sup> Voir Beer, 1975, spécialement pp. 242-243.

<sup>3</sup> Voir Weinberger-Thomas, 1988; Bouchon, 1988.

<sup>4</sup> Quoique certains voyageurs des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles déjà aient douté de l'existence de ces monstres (Phillips, 1988: 194-195), les mythes furent perpétués pour quelques siècles encore (Bouchon, 1988: 74).

<sup>5</sup> Parmi les auteurs qui ont contribué à cette croyance: Alexandre Polyhistor, auteur d'un livre *Indika* (env. 70 av. J.-C.), Apulée (env. 150 ap. J.-C.), Philostratos (début du troisième siècle ap. J.-C.). Voir Sedlar, 1980: xx.

<sup>6</sup> Sedlar, 1980: 264: «... the Greeks of the Hellenistic age had a deeply felt need to assume the priority and the superiority of Oriental wisdom...».

<sup>7</sup> Voir Bernier, 1670-1671: 306. A noter qu'on avait cherché le paradis en Asie déjà avant Bernier: le franciscain Jean de Marignolli par exemple, au 14<sup>e</sup> siècle, le croyait à, ou pas loin de Ceylan. Voir Abeydeera, 1988.

<sup>8</sup> Etiemble, 1988: 382 sq. A noter que des idées semblables furent encore exprimées au 19<sup>e</sup> siècle, par exemple par Max Müller en 1854; cf. Kuper, 1988: 52 sq. Voir aussi Mounin, 1985: 201.

<sup>9</sup> Bailly, 1775; 1777; 1805. Voir aussi la lettre de Bailly dans Palmézeaux, 1810: 147-157.

<sup>10</sup> Voir Herder, 1785: 399 sq. On trouve des idées semblables dans les écrits de Emmanuel Kant (1775; voir Glasenapp, 1954: 25), Eberhard August Wilhelm von Zimmermann (1778: 114, 201; 1783: 250), Cornelius de Pauw (1772: 392 sq.) et Peter Simon Pallas (1777: 14 sq.). Christian Dohm chercha, en 1774, le berceau de l'humanité en Inde (Willson, 1964: 26).

<sup>11</sup> Les Anglais Alexander Dow (1768: I: xxv; voir aussi p. 2 de la nouvelle introduction de la deuxième édition) et John Zephaniah Holwell (1765-1767: II: (10) (22)-(23)), dont les livres sur l'Inde étaient très influents au 18<sup>e</sup> siècle, mentionnent ces dates favorablement. D'après les renseignements obtenus par Anquetil Duperron et reproduits dans l'introduction de sa traduction du Zend-Avesta, publiée en 1771, les Vedas auraient été composés «il y a environ quatre mille ans» (1771: ccclxiv).

<sup>12</sup> Voir Neumann, 1967: 10.

<sup>13</sup> Dow s'exprime prudemment, mais positivement (1768: I: iv-v). Holwell est plus décidé: il n'a pas de doute que la mythologie et la cosmogonie des Egyptiens, des Grecs et des Romains fussent empruntées aux doctrines des brahmanes (1765-1767: I: (3)). Friedrich Majer défend, en 1798, la thèse que l'Inde est à l'origine de la culture (Merkel, 1948: 167).

<sup>14</sup> Brumfitt, 1963: 54 sq., 138 sq.; Marshall, 1970: 31; Halbfass, 1981: 73. Voir aussi les lettres de Voltaire à Bailly, dans Bailly, 1777.

<sup>15</sup> Voir Ludo Rocher, 1984: 3-7.

<sup>16</sup> Besterman, 1964: 182.

<sup>17</sup> Marshall, 1970: 25 sq. A noter que F.A. Korn, sous le pseudonyme de F. Nork, publia en 1836 encore un livre qui devait prouver que les Hébreux sont originaires de l'Inde, idée qui n'est pas sans antécédent antique (Filliozat, 1981: 118). Peter von Bohlen, en 1830, cherche à prouver que l'Egypte ancienne fut influencée par l'Inde (Windisch, 1917: 86 sq.).

<sup>18</sup> Marshall, 1970: 35 sq.

<sup>19</sup> Schlegel, 1803: 74 sq.

<sup>20</sup> Lüdeke, 1930: 140.

<sup>21</sup> Schlegel, 1805-1806: 19.

<sup>22</sup> Halbfass, 1981: 94 sq.; Struc-Oppenberg, 1975: CCVI.

<sup>23</sup> Schlegel, 1808: 115, 193, 310 sq.

<sup>24</sup> Müller, 1883: 31-32: «We all come from the East — all that we value most has come to us from the East, and in going to the East... everybody ought to feel that he is going to his «old home», full of memories, if only he can read them.»

<sup>25</sup> Voir Davis, 1790; Jones, 1790; Wilford, 1799: 288; Colebrooke, 1801: 200; 1805: 106 sq. A noter que pour William Jones, en 1788, il était impossible «to read the Vedanta or the many fine compositions in illustration of it, without believing that Pythagoras and Plato derived their sublime theories from the same fountain with the sages of India» (Kopf, 1969: 38).

<sup>26</sup> M.F. Nève s'en rapporte aux résultats et arguments de Colebrooke en 1842 (pp. 11-12) encore. La date du quinzième siècle avant notre ère paraît régulièrement dans les estimations ultérieures, par exemple, Wilson, 1854: v.

<sup>27</sup> A. Parpola (1985: 100-101) constitue une exception partielle, en concluant de certains passages védiques que le calendrier védique fut introduit environ en l'an 2240 avant notre ère, dans la civilisation urbaine de Harappa. Cette conclusion est critiquée par K. R. Norman (1987: 195-196).

<sup>28</sup> Marshall, 1970: 10; Rocher, 1983: 77 sv.

<sup>29</sup> Voir Gipper et Schmitter, 1979: 38.

<sup>30</sup> Mayrhofer, 1983: 129; mais voir aussi Neumann, 1967: ii n. 5.

<sup>31</sup> Neumann, 1967: ii n. 5.

<sup>32</sup> Saint-Hilaire, 1853: 390, 391.

<sup>33</sup> Voir Mayrhofer, 1983: 130 sq.

<sup>34</sup> Henry Maine, dans son *Ancient Law* (1861), essaie de retracer l'histoire des idées légales à partir de l'Inde et des Germains anciens, à travers Rome, jusqu'à l'Angleterre moderne; voir Kuper, 1988: 22-23.

<sup>35</sup> Burnouf, 1833: 272.

<sup>36</sup> Burnouf, 1833: 278.

<sup>37</sup> Langlois, 1848: i.

<sup>38</sup> Weber, 1852: 2; cité par Winternitz (1908: 247).

<sup>39</sup> Müller, 1849: v.

<sup>40</sup> A noter que les arguments principaux se trouvent déjà dans Roth, 1846. A noter également que certains savants restaient critiques: Barth (1879: 43) et Schayer (1937: 96 [516]), par exemple, ont des doutes quant à une date pré-bouddhique des ‘anciennes’ upanisad.

<sup>41</sup> Pour un résumé assez récent, voir Mylius, 1970; aussi Gonda, 1975: 20 sv., 360; Mylius, 1983: 29-30.

<sup>42</sup> Voir Bechert, 1986.

<sup>43</sup> Voir Bronkhorst, 1982.

<sup>44</sup> Voir Bronkhorst, 1981, 1987.

<sup>45</sup> L’archéologie n’a pu contribuer à la datation des textes védiques; v. Allchin and Allchin, 1982: 298 sq. Colin Renfrew (1987: 182) a même mis en doute l’invasion des Aryens en Inde. La présence de quelques mots étroitement apparentés à l’indo-aryen dans deux documents du 14<sup>e</sup> siècle avant notre ère trouvés en Asie occidentale ne permet aucune conclusion précise (P.-S. Filliozat, 1988: 6-8). A noter que Wilhelm Rau, qui étudie depuis longtemps les choses concrètes mentionnées dans la littérature védique, incline à un *terminus a quo* relativement tardif pour cette littérature (1983: 19: «... kleine Einzelbeobachtungen... scheinen miteinander verbunden, den Anfang der vedischen Zeit dem Jahre 1000 v. Chr. immer weiter anzunähern, vielleicht werden sie ihn eines Tages sogar unter dieses Datums herabdrücken»). Une date relativement récente pour les parties tardives du Veda s’accorderait avec Bronkhorst, 1986: 108 sq. Une ambiguïté remarquable se manifeste dans un article récent de Michael Witzel (1987): l’auteur affirme (p. 381) que les textes pālis ont été composés après la fin de la période védique tardive; dans une note (p. 407 n. 96), pourtant, il semble admettre qu’il n’a pas de preuves, et que pour certains passages la situation pourrait être l’inverse; cela ne l’empêche pas d’attaquer avec virulence la suggestion beaucoup plus faible que certains textes védiques tardifs, ou passages de ceux-ci, pourraient postdater le Buddha (voir aussi Rau, 1983: 21 n. 2; Norman, 1988: 152-153). Les dangers d’une datation basée sur des critères linguistiques, soutenue par Witzel, ont déjà été démontrés par Renou (1947: 211); voir aussi Schrader, 1935: 546 (122) n. 1.

<sup>46</sup> Voir Bronkhorst, 1980.

<sup>47</sup> Voir Bronkhorst, 1987a.

<sup>48</sup> Voir Thieme, 1982: 3 sq.

<sup>49</sup> Brough, 1951: 402; Staal, 1986: 38.

<sup>50</sup> Voir Gipper et Schmitter, 1985: 28 sq.

<sup>51</sup> Voir notre étude «Pāṇini’s view of meaning and its Western counterpart», à paraître dans les actes du congrès ‘Models of Meaning’, tenu en Bulgarie en 1988.

<sup>52</sup> La grammaire sanscrite de Colebrooke (1805a), connue de Bopp, suit étroitement la grammaire de Pāṇini et préserve ce trait de celle-ci.

## BIBLIOGRAPHIE

- ABEYDEERA Ananda (1988):** «Jean de Marignolli: L'envoyé du pape au jardin d'Adam.» In: *L'Inde et l'Imaginaire*. Sous la rédaction de Catherine Weinberger-Thomas. Paris: Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, pp. 57-67.
- ADELUNG Johann Christoph (1806):** *Mithridates, oder allgemeine Sprachkunde mit dem Vater Unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten. Erster Theil.* Berlin: Vossische Buchhandlung.
- ALLCHIN Bridget and ALLCHIN Raymond (1982):** *The Rise of Civilization in India and Pakistan.* Cambridge University Press. 1985. (Cambridge World Archaeology.)
- ANQUETIL DUPERRON Abraham (1771):** *Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre. Tome premier.* Paris.
- BAILLY Jean Sylvain (1775):** *Histoire de l'astronomie ancienne. Seconde édition.* Paris. 1781.
- BAILLY Jean Sylvain (1777):** *Lettres sur l'origine des sciences, et sur celle des peuples de l'Asie, adressées à M. Voltaire.* Londres et Paris.
- BAILLY Jean Sylvain (1805):** *Lettres sur l'Atlantide de Platon, et sur l'ancienne histoire de l'Asie. Nouvelle édition.* Paris.
- BARTH A. (1879):** *Les religions de l'Inde.* Paris: G. Fischbacher.
- BECHERT Heinz (1986):** «Die Lebenszeit des Buddha — das älteste feststehende Datum der indischen Geschichte?» *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. I. Philologisch-historische Klasse.* Jahrgang 1986, Nr. 4. Pp. 127-184.
- BEER Ellen J. (1975):** «Les vitraux du Moyen Age de la cathédrale.» = Biaudet et al., 1975: 221-255.
- BERNIER François (1670-1671):** *Voyage dans les états du Grand Mogol.* Fayard. 1981.
- BESTERMAN Theodore (éd.) (1964):** *Voltaire's Correspondence. Vol. XCII (September - December 1775).* Genève: Institut et Musée Voltaire.
- BIAUDET Jean-Charles et al. (1975):** *La Cathédrale de Lausanne.* Berne: Société d'Histoire de l'Art en Suisse. (Bibliothèque de la Société d'Histoire de l'Art en Suisse, 3.)
- BLOOMFIELD Leonard (1970):** *Le langage.* Paris: Payot. Traduit de l'américain par Janick Gazio.
- BOUCHON Geneviève (1988):** «L'image de l'Inde dans l'Europe de la Renaissance.» In: *L'Inde et l'Imaginaire*. Sous la rédaction de Catherine Weinberger-Thomas. Paris: Ecole des Hautes études en Sciences sociales. Pp. 69-90.
- BRONKHORST Johannes (1980):** «The role of meanings in Pāṇini's grammar.» *Indian Linguistics* 40 (1979), 146-157.
- BRONKHORST Johannes (1981):** «The orthoepic diaskeuasis of the R̥gveda and the date of Pāṇini.» *Indo-Iranian Journal* 23, 83-95.

- BRONKHORST Johannes (1982): «The variationist Pāṇini and Vedic.» Indo-Iranian Journal 24, 273-282.
- BRONKHORST Johannes (1986): The Two Traditions of Meditation in Ancient India. Stuttgart: Franz Steiner. (Alt- und Neu-Indische Studien, 28.)
- BRONKHORST Johannes (1987): Compte-rendu de Die vedischen Zitate im Vyākaraṇa-Mahābhāṣya, de W. Rau. Kratylos 32, 52-57.
- BRONKHORST Johannes (1987a): Compte-rendu de Ellipsis and Syntactic Overlapping, de M. M. Deshpande. Indo-Iranian Journal 30, 296-301.
- BROUGH John (1951): «Theories of general linguistics in the Sanskrit grammarians.» (Transactions of the Philological Society (1951), 26-27.) Réimpr. in: A Reader on the Sanskrit Grammarians, de J. F. Staal (réd.). Cambridge, Massachusetts, and London, England: MIT Press. Pp. 402-414.
- BRUMFITT J. H. (1963): Voltaire, La Philosophie de l'histoire. Genève: Institut et Musée Voltaire. (Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 28.)
- BURNOUF Eugène (1833): «De la langue et de la littérature sanscrite.» Revue des Deux Mondes, deuxième série, tome premier, pp. 264-278. (Réimpr. Kraus Reprint, Nendeln /Liechtenstein, 1969.)
- COLEBROOKE H. T. (1801): «On the religious ceremonies of the Hindus, and of the Brähmens especially. Essay II.» Asiatic Researches 7, 232-285. Réimpr.: Miscellaneous Essays. Vol. I. London: Wm. H. Allen. 1837. Pp. 148-202.
- COLEBROOKE H. T. (1805): «On the Védas, or sacred writings of the Hindus.» Asiatic Researches 8, 369-476. Réimpr.: Miscellaneous Essays. Vol. I. London: Wm. H. Allen. 1837. Pp. 9-113.
- COLEBROOKE H. T. (1805a): A Grammar of the Sanscrit Language. Volume I. Calcutta.
- DAVIS Samuel (1790): «On the astronomical computations of the Hindus.» Asiatick Researches 2, 225-287. (Réimpr. Cosmo Publications, New Delhi, 1979, 2, pp. 175-226.)
- DE PAUW Cornelius (1772): Recherches philosophiques sur les Américains. Tome II. Nouvelle édition, corrigée et considérablement augmentée. Cleve.
- DOW Alexander (1768): The History of Hindostan, translated from the Persian. A new edition in three volumes. London 1803.
- ÉTIEMBLE (1988): L'Europe chinoise. I. De l'Empire romain à Leibniz. Gallimard.
- FILLIOZAT Jean (1981): «La valeur des connaissances gréco-romaines sur l'Inde.» Journal des Savants 1981, 97-135.
- FILLIOZAT Pierre-Sylvain (1988): Grammaire sanskrite pāṇinéenne. Paris: Picard. (Collection Connaissance des Langues.)
- GIPPER Helmut et SCHMITTER Peter (1985): Sprachwissenschaft und Sprachphilosophie im Zeitalter der Romantik. Ein Beitrag zur Historiographie der Linguistik. Tübingen: Gunter Narr. 2., verbesserte Auflage. (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 123.)
- GLASENAPP Helmuth von (1954): Kant und die Religionen des Ostens. Kitzingen/Main: Holzner. (Beihefte zum Jahrbuch der Albertus-Universität Königsberg/Pr., V.)
- GONDA Jan (1975): Vedic Literature (Samhitās and Brāhmaṇas). Wiesbaden: Otto Harrassowitz. (A History of Indian Literature, Vol. I, Fasc. 1.)

- HALBFASS Wilhelm (1981): Indien und Europa. Perspektiven ihrer geistigen Begegnung. Basel - Stuttgart: Schwabe.
- HERDER Johann Gottfried (1785): Ideen zur Philosophie und Geschichte der Menschheit. Zweiter Theil. Réimpr.: Herders Sämmtliche Werke, hrsg. von Bernhard Suphan. Bd. 13. Berlin: Weidmannsche Buchhandlung. 1887. Pp. 205-484.
- HOLWELL J.Z. (1765-1767): Interesting Historical Events Relative to the Provinces of Bengal and the Empire of Indostan. Part I. The Second Edition Corrected, with a Supplement. London 1766. Part II. London 1767.
- JONES William (1790): «A supplement to the essay on Indian chronology.» Asiatick Researches 2, 389-417. (Réimpr. Cosmo Publications, New Delhi, 1979, 2, pp. 303-314.)
- KOPF David (1969): British Orientalism and the Bengal Renaissance. The Dynamics of Indian Modernization 1773-1835. Berkeley and Los Angeles: University of California Press.
- KUPER Adam (1988): The Invention of Primitive Society: Transformations of an Illusion. London, New York: Routledge.
- LANGLOIS Alexandre (1848): Rig-Véda, ou livre des hymnes, traduit du sanscrit. Tome premier. Paris: Librairie de Firmin Didot Frères.
- LÜDEKE H. (1930): Ludwig Tieck und die Brüder Schlegel. Briefe mit Einleitung und Anmerkungen. Frankfurt am Main: Joseph Baer.
- MAINE Henry (1861): Ancient Law. London, New York: Everyman's Library. 1972.
- MARSHALL P.J. (éd.) (1970): The British Discovery of Hinduism in the Eighteenth Century. Cambridge University Press.
- MAYRHOFER Manfred (1983): Sanskrit und die Sprachen Alteuropas. Zwei Jahrhunderte des Widerspiels von Entdeckungen und Irrtümern. Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, 1983, Philologisch-Historische Klasse. Pp. 121-154 (C13-C34J). Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht.
- MERKEL Rudolf F. (1948): «Schopenhauers Indien-Lehrer.» XXXII. Schopenhauer-Jahrbuch. Bad Oeynhausen - Leipzig - Frankfurt a.M. - Berlin: August Lutzeyer. Pp. 158-181.
- MOUNIN Georges (1985): Histoire de la linguistique des origines au XX<sup>e</sup> siècle. 4<sup>e</sup> édition corrigée. Paris: Presses Universitaires de France.
- MÜLLER Max (éd.) (1849): Rig-Veda-Sanhita, the Sacred Hymns of the Brahmins, together with the commentary of Sayanacharya. Volume I. London: W.H. Allen.
- MÜLLER Max (1860): A History of Ancient Sanskrit Literature. Second Edition, Revised (de la première édition de 1859). London: Williams & Norgate.
- MÜLLER F. Max (1883): India - What Can It Teach Us? New Edition. London. 1892.
- MYLIUS Klaus (1970): «Zur absoluten Datierung der mittelvedischen Literatur.» Neue Indienkunde / New Indology. Festschrift Walter Ruben zum 70. Geburtstag. Berlin: Akademie-Verlag. Pp. 421-431.
- MYLIUS Klaus (1983): Geschichte der Literatur im alten Indien. Leipzig: Philipp Reclam.

- NEUMANN Günter (1967): Indogermanische Sprachwissenschaft 1816 und 1966. Innsbruck. (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Sonderheft 24.)
- NÈVE M.F. (1842): Etudes sur les Hymnes du Rig-Véda. Avec un choix d'hymnes traduits pour la première fois en français. Louvain: Librairie ancienne et moderne de J.B. Ansiau.
- NORK F. [= F.A. Korn] (1836): Bräminen und Rabbinen, oder: Indien das Stammland der Hebräer und ihrer Fabeln. Eine Beweisführung für Bibel-Exegeten und Geschichtsforscher. Meissen: F.W. Goedsche.
- NORMAN K.R. (1987): Compte rendu de Parpola, 1985. Acta Orientalia 48, 194-198.
- NORMAN K.R. (1988): «Symposium on the date of the Buddha.» Buddhist Studies Review 5, 149-154.
- PALLAS P.S. (1777): Observations sur la formation des montagnes et les changements arrivés au globe, particulièrement à l'égard de l'empire russe. Petersbourg.
- PALMÉZEAUX A.M.C. (éd.) (1810): Recueil de pièces intéressantes..., Ouvrage posthume de Sylvain Bailly. Paris.
- PARPOLA Asko (1985): The Sky-Garment. A Study of the Harappan religion and its relation to the Mesopotamian and later Indian religions. Helsinki. (Studia Orientalia, edited by the Finnish Oriental Society, 57.)
- PHILLIPS J.R.S. (1988): The Medieval Expansion of Europe. Oxford University Press.
- RAU Wilhelm (1983): Zur vedischen Altertumskunde. Wiesbaden: Franz Steiner. (Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz. Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Jahrgang 1983, Nr. 1.)
- RENFREW Colin (1987): Archaeology and Language. The Puzzle of Indo-European Origins. London: Jonathan Cape.
- RENOU Louis (1947): Les écoles védiques et la formation du Veda. Paris: Imprimerie Nationale. (Cahiers de la Société Asiatique, IX.)
- ROCHER Ludo (1984): Ezourvedam. A French Veda of the Eighteenth Century. Edited with an Introduction. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins. (University of Pennsylvania Studies on South Asia, 1.)
- ROCHER Rosane (1983): Orientalism, Poetry, and the Millennium. The checkered life of Nathaniel Brassey Halhed 1751-1830. Delhi: Motilal Banarsi Dass.
- ROTH Rudolph (1846): Zur Litteratur und Geschichte des Weda. Stuttgart: A. Liesching.
- SAINT-HILAIRE Barthélemy (1853): (article sans titre sur les Vedas). Journal des Savants, 1853, 389-406.
- SCHAYER Stanislaw (1937): Compte-rendu de Chāndogya-Upaniṣad, traduzione e note, par V. Papesso. (Polski Biuletyn Orientalistyczny 1, 95-98.) Réimpr.: O filozofowaniu Hindusów (On Philosophizing of the Hindus). Edited by Marek Mejor. Warsaw: Polish Scientific Publishers. 1988. Pp. 515-518.
- SCHLEGEL Friedrich (1803): «Reise nach Frankreich.» Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe 7, eingeleitet und herausgegeben von Ernst Behler. München - Paderborn - Wien: Ferdinand Schöningh; Zürich: Thomas. 1966. Pp. 56-83.

- SCHLEGEL Friedrich (1805-1806): Vorlesungen über Universalgeschichte. Mit Einleitung und Kommentar herausgegeben von Jean-Jacques Anstett. München - Paderborn - Wien: Ferdinand Schöningh; Zürich: Thomas. (Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe 14/2.)
- SCHLEGEL Friedrich (1808): Über die Sprache und Weisheit der Inder. In: Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe 8. München - Paderborn - Wien: Ferdinand Schöningh; Zürich: Thomas. 1975.
- SCHRADER F. Otto (1935): «Vedānta and Sāmkhya in primitive Buddhism.» Indian Culture 1, 543-552. Réimpr.: Kleine Schriften (Franz Steiner, Wiesbaden, 1983) pp. 119-128.
- SEDLAR Jean W. (1980): India and the Greek World. A study in the transmission of culture. Totowa, New Jersey: Rowman and Littlefield.
- STAAL Frits (1986): The Fidelity of Oral Tradition and the Origins of Science. Amsterdam - Oxford - New York: North-Holland Publishing Company. (Mededelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde, Nieuwe Reeks, Deel 49 - No. 8.)
- STRUC-OPPENBERG Ursula (1975): «Einleitung - über die Sprache und Weisheit der Indier.» In: Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe. Achter Band: Studien zur Philosophie und Theologie. Eingeleitet und herausgegeben von Ernst Behler und Ursula Struc-Oppenberg. München - Paderborn - Wien: Ferdinand Schöningh; Zürich: Thomas. Pp. CLXXXVII - CCXXXII.
- THIEME Paul (1982): «Meaning and form of the ‘grammar’ of Pāṇini.» Studien zur Indologie und Iranistik 8/9, 3-34.
- WEBER Albrecht (1852): Akademische Vorlesungen über Indische Literaturgeschichte. Berlin: Ferd. Dümmler.
- WEINBERGER-THOMAS (1988): «Introduction: Les yeux fertiles de la mémoire. Exotisme indien et représentations occidentales.» In: L’Inde et l’Imaginaire. Sous la rédaction de Catherine Weinberger-Thomas. Paris: Ecole des Hautes études en Sciences sociales. Pp. 9-31.
- WILFORD Francis (1799): «On the chronology of the Hindus.» Asiatic Researches 5, 241-295. (Réimpr. Cosmo Publications, New Delhi, 1979.)
- WILLSON A. Leslie (1964): A Mythical Image. The Ideal of India in German Romanticism. Durham, N.C.: Duke University Press.
- WILSON H. H. (1854): Rig-Veda Sanhitá, ... Second Ashtaka,... translated from the original Sanskrit. London: Wm. H. Allen.
- WINDISCH Ernst (1917-1920): Geschichte der Sanskrit-Philologie und indischen Altertumskunde. Erster Teil. Strassburg: Karl J. Trübner. 1917. Zweiter Teil. Berlin - Leipzig: Walter de Gruyter. 1920.
- WINTERNITZ Moriz (1908): Geschichte der Indischen Literatur. Band I. Stuttgart: K.F. Koehler. 1968.
- WITZEL Michael (1987): «The case of the shattered head.» Studien zur Indologie und Iranistik 13/14 (Festschrift Wilhelm Rau), 363-415.
- ZIMMERMANN E. A. W. (1778, 1783): Geographische Geschichte des Menschen und der allgemein verbreiteten vierfüßigen Thiere, nebst einer hieher gehörigen Zoologischen Weltcharte. Leipzig. Theil I, 1778; Theil II, 1783.